

NOSAKA Akiyuki

LA TOMBE DES LUCIOLES



MEDIA
★ DOC ★
TARN



Picquier poche

Dans le titre du récit, Nosaka a donné au mot « lucioles » une graphie originale signifiant littéralement : *feu qui tombe goutte à goutte*.

Dos voûté en appui contre le béton dénudé sous la mosaïque tombant en capilotade d'un pilier de la sortie « côté plage » dans la gare des chemins de fer nationaux à Sannomiya, cul par terre, jambes étendues toutes raides ; et bien que rôti tant et plus par le soleil, bien qu'il ne se fût plus lavé depuis près d'un mois, sur ses joues décharnées stagnait une blafarde blancheur ; ses yeux fixaient des silhouettes d'hommes qui – fanfaronnades d'âmes que la nuit gonflait d'orgueil ? – allumaient des torchères et proféraient des injures, à tue-tête, comme des forbans ; ou bien le matin, parmi les élèves se dirigeant comme si de rien n'était vers l'école, il reconnaissait aux balluchons blancs se détachant sur les costumes kaki le lycée de Kôbe, aux cartables sur le dos l'école municipale, aux différents cols des marinières portées sur de larges pantalons les lycées Ken.ichi, Shin.wa, Shôin ou Yamate, et dans ce flot de jambes défilant indéfi-

niment à côté de lui, ceux qui machinalement avaient baissé les yeux sur l'étrange puanteur – s'ils pouvaient ne s'être aperçus de rien ! – ceux-là, perdant leur sang-froid, sursautaient et s'écartaient de lui, Seita, qui déjà n'avait plus la force de se traîner jusqu'aux latrines, à un jet de pierre de là.

Il y en avait un sous chacun des gros piliers de trois pieds de côté, de ces petits vagabonds assis comme sous la protection d'une mère, qui s'étaient ainsi rassemblés dans cette gare, peut-être parce qu'il n'y avait nul autre endroit où on leur permit d'entrer ; peut-être était-ce d'avoir languï après un lieu toujours peuplé par les foules ; peut-être était-ce pour l'eau qu'ils y pouvaient boire, ou dans l'espoir de quelque aumône capricieuse : dès les premiers jours de septembre, c'était à coups de cinquante *sen*¹ le verre de sucre calciné dilué à l'eau et mis dans des bidons de fer qu'avait commencé le marché noir sous le pont de la voie ferrée à Sannomiya, avant que ne surgissent presque aussitôt les patates vapeur, les boulettes de patates, les boulettes de riz, les gâteaux de riz grillés aux haricots, les pâtes de riz grillées au sirop de haricot, les boules de pain farcies, les nouilles, les bols de riz garnis, les riz au curry, et puis les pâtisseries, blé, sucre, fritures, viande de bœuf, lait, conserves, poisson, eau-de-vie, whisky, poires, pamplemousses du pays ; les bottes de caoutchouc, chambres à air pour bicyclettes, allumettes, cigarettes, *tabi* de travail², bambinettes, couvertures de l'armée, brode-

1. Unité monétaire équivalant au centième du yen.

2. Sortes de *tabi* (chaussettes en coton où le gros orteil est séparé des autres doigts) renforcées d'une semelle et que l'on chausse sans sandale.

quins et uniformes militaires, demi-bottes, avec des types qui vous avaient à peine mis sous le nez, « pour 10 yen là, 10 yen ! » la boîte à repas en aluminium préparée le matin même par leur femme et bourrée de gruau, que « pour 20 yen, j'vous dis, 20 yen ! », on vous brandissait déjà, suspendues au bout de quelques doigts, les godasses que l'on avait aux pieds. Errant au hasard des effluves de nourriture, Seita avait péniblement joint les deux bouts pendant quinze jours en revendant à un fripier établi sur une simple natte de paille, les souvenirs laissés par sa mère : un sous-kimono, un obi, un faux col et un cordon de ceinture, dont les couleurs avaient déteint en baignant dans l'eau au fond d'un abri antiaérien, puis c'étaient son uniforme de collégien en fibranne, ses guêtres, ses chaussures qui y étaient passés, et il se demandait s'il allait finalement y laisser son pantalon, mais entre-temps il avait pris l'habitude de passer la nuit à la gare – des qui revenaient apparemment de la campagne où ils avaient été évacués, leurs capuchons encore soigneusement pliés et attachés à leurs sacs de coutil, c'était une famille avec un garçon arborant sur son sac à dos le grand pavois de ses gamelle, bouilloire, casque d'acier, ceux-là lui avaient donné des pâtes faites de son de riz à moitié pourries, leurs rations de secours pour le train selon toute vraisemblance, comme on eût jeté un bagage devenu inutile dans le soulagement d'être arrivé à bon port ; ou bien encore la pitié d'un soldat démobilisé, la compassion d'une vieille femme ayant un petit-fils du même âge, lui avaient-elles valu la grâce d'un reste de pain, de quelques fèves de soja grillées, que toujours l'on déposait en silence, enveloppés de papier, légère-

ment à l'écart de lui, comme on eût fait pour une offrande au Bouddha – et quand il lui arrivait d'être chassé par les employés de la gare, prenant sa défense, le garde auxiliaire de la police militaire en faction devant l'accès aux quais le repoussait, si bien que, l'eau au moins ne manquant jamais ici, il resta là, prit racine, et au bout de deux semaines le courage d'en bouger l'avait abandonné.

Une diarrhée terrible ne le lâchant plus, il reprenait sans cesse le chemin des toilettes de la gare, où après s'être accroupi il lui fallait se redresser, les jambes flageolantes, en poussant de tout son corps sur la porte dont la poignée avait été arrachée, puis il marchait se retenant d'une main aux murs, allant comme un ballon qui se dégonfle, pour se retrouver enfin le dos en appui contre son pilier, bientôt incapable de décoller de là, cependant que la diarrhée l'assaillait sans merci, tant qu'en un clin d'œil autour de son derrière ça avait pris une teinte jaunâtre, alors Seita, affolé, mort de honte, voulant à tout prix cacher au moins cette couleur – car son corps inerte lui refusait de prendre la fuite – grattait le sol de ses mains pour rassembler un peu de sable et de poussière, de quoi recouvrir la tache, mais ses mains ne pouvant aller bien loin, les gens devaient sans doute se dire à sa vue que ce petit vagabond rendu fou par la faim s'était oublié sous lui et jouait avec sa propre merde.

Mais déjà la faim n'était plus, la soif n'était plus, la tête pendait lourdement sur la poitrine, « Pouah, c'est dégueulasse », « P'têt ben qu'il est mort », « Quelle honte, laisser traîner ça dans la gare alors qu'les Américains peuvent arriver d'une minute à l'autre », ses oreilles qui seules tenaient encore à la vie pouvaient distinguer toute une variété de

bruits, la nuit, quand tout retournait subitement au silence : des *geta*¹ résonnant dans le hall, le grondement du train passant au-dessus de sa tête, des pas s'élançant soudainement, la voix d'un petit gosse : « Mamaaan ! », ou celle d'un homme, là tout près de lui, qui parle entre ses dents, le bruit des seaux d'eau déversés à toute volée par les employés de la gare, « Quel jour qu'c'est aujourd'hui ? », oui, quel jour ça pouvait-y bien être, combien d'temps qu'il était là ? dans une lueur de conscience il vit le sol en béton juste sous ses yeux, sans pour autant s'apercevoir qu'il gisait sur le côté dans une posture identique à celle qu'il avait quand il était assis, le corps plié en deux, les yeux obstinément fixés sur la fine couche de poussière qui, à la surface du sol, frémissait au rythme de sa faible respiration, et se demandant seulement « quel jour qu'y peut être, quel jour qu'c'est ? », Seita expira...

C'était au cœur de la nuit du 21 septembre 1945, le lendemain du jour où fut décrété le « Plan général pour la protection des orphelins de guerre », et un employé de la gare qui examinait, épouvanté, les vêtements infestés de poux de Seita, découvrit dans sa ceinture de corps une petite boîte à bonbons dont il essaya d'ouvrir le couvercle qui, rouillé sans doute, résista, « Qu'est-ce que c'est que ce truc ! », « Laisse tomber va, tu peux fiche ça à la poubelle », « Ç'ui-ci n'en aura pas non plus pour longtemps ; quand ils ouvrent ces grands yeux vides, c'est foutu », fit l'un d'eux, en scrutant la face pendante d'un autre petit vagabond, plus jeune encore que Seita dont le cadavre, à côté, était resté ainsi, pas même recouvert d'une natte, en atten-

1. Sortes de socques en bois.

dant que le service de la mairie vint l'emporter ; avec un geste d'agacement l'employé agita la boîte à bonbons, qui émit un cliquetis, et quand, avec l'élan du base-balleur, il la lança en face de la gare, vers un coin obscur déjà envahi par l'herbe drue de l'été, au milieu des décombres laissés par l'incendie, le couvercle sauta sous le choc, une poudre blanche s'échappa, trois petits fragments d'os roullèrent, surprenant les vingt ou trente lucioles cachées dans les herbes, qui s'égaillèrent affolées en une nuée de scintillements avant de se calmer.

Ces os blancs : ceux de la petite sœur de Seita, Setsuko, morte le 22 août au fond de la tranchée d'un abri antiaérien dans le quartier de Manchitani à Nishinomiya, d'une inflammation aiguë des intestins, si l'on en croit du moins la version officielle, car en réalité, percluse de tous ses membres à l'âge de quatre ans, c'était comme dans un profond sommeil qu'elle avait quitté ce monde, de la même manière que son frère en somme : dépérissement dû à la dénutrition.

5 juin. Une escadre de trois cent cinquante B 29 lâcha ses bombes sur Kôbe, anéantissant totalement par le feu les cinq quartiers de Fukiai, Ikuta, Nada, Suma, et Kôbe Est. Seita, élève de troisième année à l'école secondaire, mobilisé comme ouvrier, devait se rendre aux Aciéries de Kôbe, mais ce jour-là, jour de restrictions d'électricité, c'est à la maison, à quelques pas de la plage de Mikage, qu'il entendit l'alerte ; il enterra alors parmi les tomates, aubergines, concombres, et autres petits légumes du potager familial derrière la maison, un brasero en céramique de Seto dans lequel il plaça, selon un plan conçu de longue date, les riz, œufs, haricots, beurre, saccharine, bonites séchées, harengs sé-

chés, prunes séchées, œufs en poudre se trouvant dans la cuisine, recouvrit le tout de terre, débarrassa sa mère de Setsuko qu'il prit à son tour sur son dos, ôta de son support, pour la mettre sous sa chemise, la photographie de son père posant en uniforme, son père lieutenant dans la marine dont on était sans nouvelles depuis son enrôlement à bord d'un croiseur. Comme il savait, depuis les deux bombardements du 17 mars et du 11 mai, qu'il était tout à fait inutile de vouloir éteindre une bombe incendiaire avec une femme et un enfant sur les bras, qu'il ne fallait par conséquent pas compter sur la tranchée creusée sous le plancher de la maison, il envoya sa mère se réfugier dans l'abri bétonné construit par l'association du quartier derrière la caserne des pompiers, et il s'était mis à bourrer son sac à dos des vêtements paternels rangés dans la garde-robe, quand de tous les postes d'observation antiaérienne retentit avec une étrange pétulance un chassé-croisé carillonnant de cloches, et à peine eut-il bondi vers l'entrée de la maison qu'il fut submergé par le fracas des bombes s'écrasant au sol puis, la première vague passée, il y eut cette illusion que le silence tout d'un coup était revenu, cependant que les B 29 n'en finissaient pas de pousser leurs mugissements oppressants – jusqu'alors, quand il levait les yeux vers le ciel, ce n'était que points infimes, à la limite du discernable, qui filaient vers l'est en traînant derrière eux leurs moutonnants sillages, comme lors du dernier bombardement d'Ôsaka, cinq jours auparavant, où depuis l'abri antiaérien de l'usine il les avait contemplés tout bonnement, se faulant comme un banc de poissons à travers les nuages,

là-haut dans le ciel de la baie d'Ôsaka ; mais cette fois, leurs innombrables silhouettes volaient si bas qu'il distinguait nettement l'épaisse ligne peinte sur le ventre des fuselages faisant route de la mer vers la montagne, avant de basculer brusquement les ailes et de disparaître à l'ouest... Deuxième fracas de bombes ! Le corps pétrifié, Seita, cloué sur place, comme si la densité de l'air, subitement, s'était élevée... Badaboum ! A cet instant une bombe incendiaire, couleur bleue, cinq centimètres de diamètre, soixante de longueur, dévala du toit et, telle une chenille arpeuteuse, sautilla sur la rue, jetant tout autour ses giclées d'huile ; ventre à terre, Seita se précipita alors vers l'entrée, mais une fumée noire commençant peu à peu à envahir la maison, il ressortit ; dehors, la file imperturbable des maisons, sans une âme qui vive, seulement un balai à feu et une échelle, dressés contre le mur de l'abri, et il se mit en route, la petite Setsuko sur son dos toute secouée par les sanglots, quand à l'angle de la rue une fenêtre au premier étage se mit à vomir une fumée noire, puis d'un seul coup, comme si le mot de passe avait été donné, une bombe incendiaire qui couvrait sans doute dans les combles embrasa tout, les arbres du jardin crépitaient, le feu se rua le long de l'avant-toit, disloquant les volets qui dégringolèrent en flammes, devant ses yeux tout s'assombrit, l'atmosphère devint brûlante, et Seita, littéralement éjecté, détala à toutes jambes ; fuyant vers la digue de la Ishiya, comme il avait été convenu de longue date, il courut en suivant la voie ferrée aérienne de la ligne Hanshin, mais c'était là déjà un tel *tohu-bohu* de gens en

quête d'abri, de gens tirant de grandes charrettes à bras, d'hommes chargés de balles de matelas, de vieilles femmes lançant des appels de leurs voix glapissantes, tout ça l'agaçait tellement qu'il mit le cap sur la mer, et toujours cette poussière de feu qui chassait, ce vacarme des bombes qui enveloppait tout, ici un foudre à saké de cinquante-quatre hectolitres servant de réservoir d'eau avait, défoncé, tout inondé, là on s'apprêtait à transporter des malades sur des civières, et quand il croyait l'endroit totalement désert, à deux pas de là, c'était le branle-bas d'une maison dont on vidait même les *tatami*, comme pour un grand nettoyage ; passé l'ancienne route nationale, il continua à courir par des rues étroites, et au fin fond d'un quartier où il n'y avait vraiment pas un chat, à croire que tout le monde avait déjà pris la fuite, il trouva les chais noirs des saké Nada Gogô, un endroit familier... l'été, il y flottait une odeur saline, et entre chaque chai, par intervalles de cinq pieds, on découvrait le sable étincelant au soleil et, sous un horizon étonnamment haut, l'azur de la mer... Or rien de tout cela à présent, seulement des réfugiés hantés par la même obsession, non qu'il y eût quelque abri sur ce rivage, mais pour échapper au feu ils s'étaient d'instinct précipités du même côté : l'eau ! et se serraient maintenant à l'ombre des treuils servant à haler filets et bateaux de pêche, sur les cinquante mètres de cette plage de sable. Seita marcha vers l'ouest jusqu'à la Ishiya dont le lit était aménagé en deux niveaux depuis les inondations de 1938, et dans une des cavités parsemant le lit supérieur, il se terra, la tête certes à découvert, mais ainsi tapi au fond de son trou il se sentait en sécurité ; en s'asseyant, son cœur se mit à palpiter furieuse-

ment, il eut soif, et à déficeler sa sœur de son dos, à la prendre simplement dans ses bras pour la poser par terre, elle vers qui il n'avait pour ainsi dire jamais pu tourner la tête, ses genoux battaient la breloque, il faillit s'écrouler, mais Setsuko – elle avait la tête enfouie dans un petit capuchon « spécial antiaérien », du même tissu à motif traditionnel que son pantalon, elle portait une chemise blanche, était chaussée de *tabi* en flanelle rouge et d'une unique *geta*, de celles, laquées noires, qu'elle aimait tant – Setsuko, elle ne pleurait même pas, elle serrait fermement dans ses bras sa poupée et le grand porte-monnaie tout râpé de sa mère... Odeur de brûlé, vacarme des incendies qui porté par le vent semblait tout proche, fracas des bombes déferlant par averses de loin en loin vers l'ouest : la terreur s'emparait par instants du frère et de la sœur blottis l'un contre l'autre ; ou bien lui souvenait-il soudain que la veille au soir leur mère s'était résolue à cuire le reste de riz blanc – car à quoi bon le garder davantage ? – et l'avait mélangé au riz grossier cuit le matin même avec des haricots de soja, et Seita alors de déballer de son sac « antiaérien » ce repas qui transpirait déjà légèrement et d'en donner la partie de riz blanc à Setsuko, tandis qu'au-dessus d'eux le ciel se teintait d'orange, lui rappelant ce que sa mère lui avait dit un jour, que le matin du grand tremblement de terre du Kantô¹, ils étaient devenus jaunes, les nuages.

« Où qu'elle est allée maman ? », « Elle est à l'abri

1. Le tremblement de terre du siècle qui secoua la région de Tokyo en 1923, et fut particulièrement meurtrier en raison des nombreux incendies qui se déclarèrent.

antiaérien derrière chez les pompiers. Paraît qu'y peut encaisser des bombes de 250 kilos celui-là, alors faut pas s'tracasser », qu'il lui dit Seita comme pour se convaincre lui-même, et apercevant par moments, à travers le rang de pins sur la digue, la région côtière de Hanshin qui tout entière n'était plus qu'une vibration écarlate, il se ravisa, se disant que sa mère avait dû s'échapper loin de ces flammes : « Elle est sûrement du côté des Pins jumeaux de la Ishiya. On s repose encore un peu et on y va. » « Ça va, Setsuko, t'as rien ? », « Y'a une *geta* qu'est partie », « J't'en rachèterai va, et des plus belles même », « Moi aussi j'ai de l'argent ! », fit-elle en montrant le porte-monnaie, « Ouvre-moi-le », et faisant sauter le solide fermoir, il trouva quelques pièces d'un et cinq *sen*, une petite pelote d'étoffe à pois blancs, une bille striée rouge, jaune et bleu, semblable à celle que Setsuko avait avalée un an auparavant et qui était finalement réapparue sans dommage le lendemain soir, au milieu du journal qu'on avait étendu dans le jardin pour qu'elle fit ses besoins dessus. « La maison, elle a brûlé ? », « On dirait qu'oui », « Qu'est-ce qu'on va faire alors ? », « Papa va nous venger j'te dis », une réponse hors de propos mais Seita non plus n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils allaient devenir, il y avait seulement que le grondement des avions reculait enfin dans le lointain, et qu'une pluie d'orage se mit soudain à tomber pendant cinq minutes : « Ça c'est p't-être bien la pluie d'après les bombardements », qu'il fit à la vue des taches noires qu'elle laissait sur eux, et la peur desserrant peu à peu son étreinte, il se redressa, regarda la mer qui en l'espace d'un instant ne fut plus qu'une seule masse charbonneuse où d'innombrables objets flottaient

à la dérive, et la montagne, identique à elle-même, où s'étirait même avec nonchalance une traîne de fumée mauve, car à gauche du mont Ichiô un incendie de forêt semblait s'être déclaré. « Allez, en selle ! », il fit asseoir Setsuko sur la digue, lui présenta son dos qu'elle chevaucha, si lourdement lui parut-il, alors qu'il n'avait pour ainsi dire jamais senti son poids pendant la fuite, puis s'agrippant à des racines d'herbes il se hissa au sommet de la digue.

De là-haut, les deux Ecoles des Patriotes¹ de Mikage, ainsi que la salle des fêtes municipale semblaient si proches qu'on eut cru qu'elles avaient marché dans leur direction ; les chais à saké, les baraquements de l'armée, qui plus est la caserne des pompiers et le bois de pin, tout avait disparu, et le talus de la voie ferrée Hanshin était là maintenant juste devant eux ; sur la nationale, trois voitures de tramway venues s'échouer à la queue leu, et sur toute la pente de la ville, des décombres qui semblaient s'étendre jusqu'au pied du mont Rökkô, puis tout au bout, l'horizon voilé par la fumée, car il en jaillissait encore, de la fumée et des flammes, en quinze ou seize endroits... Une déflagration déchira l'air ! Bombe qui n'avait pas explosé ? Bombe à retardement ? Allez savoir, au même instant un souffle tourbillonnant, dans une sorte de sifflement de bise hivernale, projeta des tôles de zinc en l'air, et Seita sentit Setsuko se cramponner à ses épaules : « C'est qu'ils nous ont

mis ça tout propre, tout net, hein ? Regarde voir ! Là, c'est la salle des fêtes. On y est allés ensemble manger une soupe, tu t'souviens ? », il avait beau lui parler, elle restait muette. « Ah, une seconde », le temps de réenrouler ses jambières il reprit sa marche en haut de la digue, avec sur sa droite les ruines calcinées de trois bâtiments, la gare de Ishiyagawa, sur la ligne Hanshin, qui n'était plus qu'une carcasse, et le sanctuaire plus loin, rasé de fond en comble à l'exception de son bassin d'eaux lustrales ; au fur et à mesure les gens se faisaient plus nombreux, des familles tombées d'épuisement en bordure de la route, mais dont les langues, elles, s'affairaient, on bavardait, on accrochait une bouilloire au bout d'un bâton pour chauffer de l'eau sur des charbons ardents, on grillait des patates séchées ; les Pins jumeaux se trouvaient plus loin encore vers les montagnes, à droite de la nationale, mais quand ils y arrivèrent, nulle trace de leur mère, et comme tout le monde scrutait le lit de la rivière, ils regardèrent aussi, là-bas sur le sable du fleuve asséché, les cadavres de cinq asphyxiés, faces contre terre, bras et jambes écartés, et Seita sentait déjà le besoin d'aller vérifier si l'un d'eux n'était pas celui de sa mère.

Depuis la naissance de Setsuko, elle souffrait du cœur, sa mère, quand elle avait ses crises la nuit, elle lui demandait de refroidir sa poitrine avec de l'eau froide, et quand la douleur était trop forte, qu'il l'asseyait, en appui sur les coussins qu'il avait empilés derrière elle, il le voyait même à travers sa chemise de nuit, son sein gauche qui chahutait, boudoum boudoum, au rythme des palpitations ; elle se soignait surtout aux herbes chinoises, avait matin et soir une poudre rouge ; déjà ses poi-

1. Soit les *kokumingakkô*, les écoles primaires « nationales » où l'accent était mis sur les valeurs nationalistes prônées par les autorités militaires durant la guerre. Le système des *kokumingakkô* fut mis en place en 1941 et disparut en 1947.

gnets étaient si maigres que d'une main on en eût fait deux fois le tour. Elle ne savait pas courir, c'est du reste pour ça qu'il l'avait envoyée à l'abri avant eux, en sachant pourtant qu'assiégé par les flammes l'endroit risquait de devenir son dernier refuge, puis ses craintes s'étaient tout bonnement volatilisées, à la simple vue du feu qui barrait le raccourci menant à l'abri, et il s'était sauvé à toute bride, il se le reprochait maintenant... Oui mais, et s'ils y étaient quand même arrivés eux à cet abri ? A quoi ça aurait servi ? D'ailleurs elle le lui avait dit, sa mère, à moitié en plaisantant : « Pars avec Setsuko, maman se débrouillera bien toute seule. Quelle excuse que je donnerai à votre papa si vous n'aviez pas la vie sauve tous les deux ? T'as bien compris ? »

Sur la nationale, deux camions des forces navales filèrent en direction de l'ouest, un homme de la défense passive perché sur une bicyclette s'égosilla dans un mégaphone, un garçon de l'âge de Seita bavardait avec un ami : « Deux qui sont tombées en plein sur nous, et t'avais beau vouloir leur fiche des nattes dessus, avec c'te huile qui giclait de partout... » « Habitants de Kaminishi, Kaminaka et Ichirizuka ! Rassemblement à l'École des Patriotes de Mikage ! », dès qu'il entendit le nom de son quartier, l'idée le traversa que sa mère s'était peut-être bien réfugiée à l'école, et il allait dévaler la pente de la digue qu'à nouveau c'étaient des explosions, le feu ne s'apaisait toujours pas au milieu des débris, et sur les routes, à moins qu'elles ne fussent très larges, on était battu par un air si brûlant qu'on ne pouvait avancer, « On va rester encore un peu ici », dit-il à sa sœur qui attendait peut-être qu'il lui adressât la parole : « Pipi, Seita ! »,

et hop ! il la posa par terre, la souleva par-dessous les jambes, la tourna vers les touffes d'herbe, l'urine jaillit avec une force surprenante, après quoi il l'essuya avec sa serviette... « Tu peux l'enlever ton capuchon maint'nant », sa figure était noire de suie, il la décrassa en imbibant un coin de la même serviette avec l'eau de sa gourde : « De ce côté-ci elle est bien propre, tu sais. » « J'ai bobo aux yeux ! », sans doute à cause de la fumée ses yeux étaient injectés de sang, « Tu verras, on t'les lavera à l'école », « Mais maman, où c'est qu'elle est ? », « Elle est à l'école », « On va à l'école alors », « J'veux bien mais il fait tellement chaud qu'on peut pas marcher », Setsuko se mit à pleurer, et ce n'était ni caprice, ni parce qu'elle avait mal, elle pleurait avec une étrange voix d'adulte. « T'as vu ta mère, Seita ? », c'était la fille de la maison d'en face, celle qui n'était toujours pas mariée – dans la cour de l'école Seita avait fait laver les yeux de Setsuko par un sanitaire, et comme elle avait toujours mal, ils s'étaient replacés au bout de la file – « ... Hm, non », « Faut que t'y ailles tout de suite, parce qu'elle est blessée, tu sais ! », Seita allait lui demander si elle voulait bien s'occuper de Setsuko, mais il n'en eut même pas le temps : « Je vais t'la garder, va. Alors, Setchan, t'as eu peur, hein ? Et t'as pas pleuré ? », elle qui pourtant n'avait jamais été particulièrement amicale avec eux, n'avait-elle pas cette gentillesse excessive parce qu'elle savait leur mère au plus mal ? Seita s'éloigna de la file en direction du bâtiment où il était allé en classe pendant six ans, entra dans l'infirmerie qu'il connaissait par cœur : l'évier était barbouillé d'une couleur sanguinolente, tout, lambeaux de pansements, lits, blouses blanches des infirmières, tout était imprégné de sang ;

un homme en tenue de citoyen patriote gisait complètement inerte, couché sur le ventre, une femme exhibait de sous son pantalon une jambe couverte de bandages, et Seita, ne sachant quoi dire au juste, restait là à attendre debout, muet. « Ah, mais c'est notre petit Seita, intervint M. Obayashi, le chef de l'association de quartier. Justement on te cherchait. Alors tu vas bien ? Tiens, viens voir par ici », et posant une main sur son épaule, M. Obayashi l'entraîna vers le couloir, puis, après être retourné un instant dans l'infirmierie, il déballa devant lui, d'une enveloppe posée au fond d'une cuvette chirurgicale, une bague de jade dont l'anneau avait été scié : « C'est à ta mère », et de fait, il s'en souvenait Seita.

Les blessés graves, c'était dans la salle des travaux pratiques, au bout du premier étage, qu'ils étaient installés, tandis que ceux qui étaient plus proches encore de l'agonie étaient couchés dans la salle des professeurs, tout au fond ; au-dessus de la taille, sa mère était tout emmaillotée de pansements, ses bras ressemblaient à des battes de base-ball, à l'emplacement des yeux, du nez et de la bouche, les spirales infinies des bandelettes enroulées autour de son visage étaient percées de trous noirs, d'où émergeait un bout de nez tout à fait pareil à un beignet frit ; son pantalon brûlé de partout était à peine reconnaissable et laissait apparaître un caleçon couleur poil de chameau ; « Elle vient juste de s'endormir. S'il y avait un hôpital, c'est sûr qu'il vaudrait mieux l'y mettre, d'ailleurs je me renseigne en ce moment, mais il paraît que l'hôpital Kaisei de Nishinomiya a brûlé » ; étant donné qu'elle était dans le coma, et non pas « endormie », sa respiration était irrégu-

lière, « Heu... Elle a le cœur malade maman, on pourrait pas avoir un médicament pour elle ? », « Eh bien on va poser la question pour voir », qu'il lui fit en opinant de la tête, mais Seita savait lui aussi qu'on ne pouvait demander l'impossible... A chaque respiration, l'homme étendu à côté de sa mère faisait éclater sur ses narines des bulles de sang qu'une écolière en marinière, écœurée probablement, et à bout de nerfs, essayait avec une serviette en jetant des regards furtifs autour d'elle... Plus loin, une femme d'une quarantaine d'années, nue sous la taille, avec juste un morceau de gaze posé sur le sexe, et dont la jambe gauche s'arrêtait au genou... « Maman... », appela-t-il sa mère à voix basse, sans pour autant mieux saisir la situation, de toute façon il y avait Setsuko qui le tracassait, et quand il ressortit dans la cour, il la trouva avec la jeune fille dans le bac de sable, sous la barre fixe, « Alors, tu sais maintenant ? » « Mmh », « J'suis vraiment navrée. Si j'peux faire quelque chose pour vous, n'hésite pas, dis-le. A propos, est-ce que vous les avez eues, vos rations de biscuits ? », et comme Seita hochait la tête, elle partit les leur chercher, tandis que Setsuko jouait avec une cuillère à glace qu'elle avait trouvée dans le sable. « Tiens, mets cette bague dans le porte-monnaie. Fais bien attention de pas la perdre ! », et elle l'y rangea ; « Elle a un gros bobo maman, mais bientôt ça ira mieux, tu verras ? », « Où c'est qu'elle est, maman ? », « A l'hôpital, à Nishinomiya. Alors ce soir on va dormir ensemble, toi et moi, à l'école, et demain, t'sais bien, not' tante de Nishinomiya, celle qu'habite à côté de l'étang, eh bien on ira chez elle », Setsuko continuait sans mot dire à faire

toutes sortes de pâtés dans le sable, quand la jeune fille revint avec les biscuits emballés dans deux sachets bruns : « Nous on est dans une classe du premier étage, tous ensemble, vous venez pas ? », oui mais ils viendraient plus tard, la pauvre Setsuko, il allait quand même pas la mettre au milieu d'une famille, réunie au complet autour des parents, à moins que c'eût été plutôt Seita le premier à fondre en larmes ; « Tu veux manger ? », « J'veux aller chez maman », « Demain qu'on ira, aujourd'hui c'est déjà trop tard », il s'assit sur le bord du bac de sable, « Tiens, r'garde voir, comme c'est un crack ton frère », il bondit vers la barre fixe, au-dessus de laquelle il souleva son corps d'un ample mouvement, culbuta vers l'avant, une fois, deux fois, et puis encore et encore, interminablement... Le matin où la guerre avait éclaté, le 8 décembre, Seita, alors dans sa troisième année à l'École des Patriotes, avait sur cette même barre établi un record : quarante-six culbutes avant d'affilée... Le lendemain il fut question de conduire sa mère à l'hôpital, mais comme il ne pouvait quand même pas la transporter sur son dos, il alla héler un pousse du côté de la gare de Rokkô Michi qui de justesse avait échappé aux incendies, « Montes-y donc dessus jusqu'à l'école », c'était la première fois de sa vie qu'il prenait place dans un pousse Seita, pour filer sur cette route parmi les décombres, mais à son arrivée sa mère était à l'agonie... Plus la peine de la transporter désormais, le conducteur du pousse s'en retourna, refusant le prix de sa course d'un geste de la main, et le soir même sa mère épuisée par les brûlures rendit son dernier souffle ; « Vous pouvez pas enlever les

bandages, que je voie son visage ? », demanda Seita, à quoi le docteur qui, ôtant sa blouse blanche, avait découvert son uniforme de médecin militaire : « Vaudrait mieux que tu ne voies pas, tu sais, ça vaudrait mieux », elle était complètement inerte sa mère, enfouie sous un tas de pansements suintant de sang avec des nuées de mouches tout autour, l'homme aux bulles de sang, la femme à la jambe amputée, tous étaient morts, un policier interrogeait laconiquement les familles des défunts, prenant on ne sait quelles notes, sans vraiment s'adresser à personne : « Tout ce qu'on pourra y faire, c'est d'creuser un trou dans le jardin du crématoire de Rokkô et d'les y brûler dedans. Et faudra bien qu'on les emmène aujourd'hui en camion, pa'ce qu'avec cette chaleur... », dit-il avant de faire le salut militaire et de s'en aller ; nulle fleur donc, nul encens, nulle offrande de gâteaux de riz, nulle lecture de soutras, personne non plus pour pleurer ; parmi les familles des disparus, une femme, les yeux fermés, se faisait coiffer par une vieille ; une autre, découvrant un sein, allaitait son bébé, et puis un jeune garçon s'exclamait, l'édition spéciale d'un journal demi-format déjà toute fripée en main : « Formidable ! 60 % des trois cent cinquante bombardiers du raid aérien abattus ! », et Seita de faire alors un petit calcul mental qui n'avait pas grand-chose à voir avec la mort de sa mère : 60 % de trois cent cinquante bombardiers... Ça ferait-y bien deux cent dix bombardiers !

Dans la hâte il avait confié Setsuko à de lointains parents de Nishinomiya avec qui il avait été convenu de s'héberger réciproquement en cas d'incendie, et chez lesquels habitait un employé aux douanes de Kôbe, en plus de la veuve, du fils,

élève à l'école de la marine, et de la fille. Dans l'après-midi du 7 juin, le corps de la mère de Seita devait être incinéré au pied du mont Ichiô ; à un poignet, on lui avait retiré ses pansements et accroché une plaque d'identité avec du fil de fer, aussi l'avait-il vue enfin, sa peau virant au noir que personne n'eût cru appartenir au genre humain ; au moment où l'on posa sa mère sur le brancard, de la vermine tomba par terre, mais à y regarder de plus près, c'étaient des centaines, des milliers de larves qui se tortillaient sur le sol de la classe des travaux pratiques, ce dont ne se souciaient guère ceux qui les écrasaient sous leurs pieds en transportant les cadavres, séparant ce qui ressemblait à des billes de bois calcinées, chargées roulées dans des nattes sur un camion, des autres morts, alignés tels quels sur un rang à l'intérieur d'un bus vidé de ses sièges, savoir les morts par suffocation, les morts par suite de blessures, et d'autres morts encore.

Sur le terrain au pied du mont Ichiô, une fosse de dix mètres de diamètre, où l'on avait entassé en pagaille les poutres faitières, piliers, *shôji*¹, cloisons mobiles de maisons abattues pour la sécurité, avec tout en haut les morts allongés ; les hommes de la défense passive balancèrent là-dessus leurs seaux remplis de mazout, comme s'il s'était agi d'un exercice de lutte contre le feu, on alluma un vieux chiffon, on le lança sur le tas, à l'instant même tout s'embrasa au milieu d'une nuée noire, des corps dégringolèrent en flammes hors du foyer, où on les ramenait en les attrapant avec de grands crocs de

1. Portes ou fenêtres coulissantes faites d'un châssis en treillis tendu de papier de riz.

pompier ; à l'écart, sur des tables recouvertes de tissu blanc, de grossières boîtes de bois s'alignaient par centaines, c'était là-dedans qu'on allait recueillir les ossements.

On refoula Seita, sous prétexte que les parents des défunts gênaient le travail, jusqu'à ce que prit fin cette crémation où ne figura même pas le bonze le plus pouilleux, et qu'à la nuit venue, il reçût, comme si c'était une distribution de rations, une boîte marquée d'un nom au charbon contenant les os d'un doigt, des os vraiment trop blancs pour toute cette fumée noire, pensa-t-il, à se demander aussi si les plaques d'identité avaient servi à grand-chose.

Tard dans la nuit il arriva enfin à Nishinomiya, « Elle a encore du bobo, maman ? », « Hmm, elle a été blessée dans l'bombardement », « La bague, elle la veut p'us p't-être. T'crois qu'elle m' la donne ? », il cacha la boîte aux ossements derrière un volet au-dessus de l'étagère de l'alcôve, se mettant sans raison à imaginer cette bague enfilée autour des os blancs, mais cette pensée fut chassée sur-le-champ, « C'est très précieux ce truc-là, alors range-le », dit-il à sa sœur qui, perdue au milieu du grand matelas, s'amusait avec sa bague et ses billes. Seita l'ignorait jusque-là, mais sa mère avait pris la précaution d'envoyer des vêtements, de la literie et des moustiquaires chez ces parents de Nishinomiya ; « Ils en ont de la chance dans la marine nationale... se servir des camions pour transporter leurs affaires ! », lança la veuve sur un ton à peine sarcastique, en visant les colis, tassés dans un coin du couloir et recouverts d'un carré de tissu orné d'arabesques ; c'était entre autres une malle en osier d'où émergèrent de la lingerie à Seita et

plusieurs habits ordinaires de sa mère, un coffre à vêtements occidentaux contenant aussi quelques kimonos de sortie à longues manches, le tout embaumant cette bonne et vieille naphthaline.

On leur attribua une petite pièce de trois *tatami*¹ juste à côté de l'entrée, et puisqu'ils avaient un certificat de sinistrés, ils eurent même droit à un rationnement spécial de riz, de saumon, de bœuf et haricots cuits en conserves ; en plus, quand il alla creuser à l'endroit présumé parmi les décombres et les cendres refroidies, sur ce terrain si minuscule qu'il n'en revenait pas d'y avoir vécu avec toute sa famille, Seita retrouva intacts les vivres qu'ils avaient enterrés dans le brasero en céramique de Seto, et aux prix d'une journée entière, il les transporta sur un chariot d'emprunt, par-delà les quatre rivières d'Ishiya, de Sumiyoshi, d'Ashiya et de Sukugawa, pour les empiler enfin dans l'entrée ; sa tante alors de pester derechef : « Ces familles de militaires, elles ont les moyens ! », bien contente au fond, parce qu'elle pourrait aller chez les voisins partager des prunes séchées en prenant ses airs de grande dame ; sans compter qu'elle pouvait s'estimer heureuse, les coupures d'eau se succédant, d'avoir quelqu'un de fort comme Seita pour aller puiser l'eau du puits, à trois cents mètres de là, à telle enseigne que pendant quelque temps sa fille, élève en quatrième mobilisée par les avions Nakajima, avait pris congé afin de s'occuper de la petite Setsuko.

C'est là, au puits, que la femme d'un soldat du voisinage parti pour le front, avait le toupet d'ap-

1. La superficie des pièces se compte, au Japon, en nombre de nattes, équivalant chacune à 1,5 mètre carré environ.

paraître bras dessus bras dessous avec un étudiant de l'université de Dôshisha, lui torse nu et casquette sur le crâne, devenant ainsi la cible des ragots du quartier ni plus ni moins que Seita et Setsuko, ces malheureux enfants d'un lieutenant de la marine qui avaient perdu leur mère dans un bombardement, et dont tout le monde avait pitié depuis que la veuve criait leurs noms sur les toits en jouant les modestes bienfaiteurs.

La nuit venue, les grenouilles-taureaux coassaient dans le réservoir d'eau tout proche, et de part et d'autre du flot vigoureux qui s'en écoulait, parmi l'herbe drue, c'étaient des scintillements de lucioles juchées chacune au bout d'une feuille, il suffisait de tendre la main pour faire monter les petites lumières le long des doigts, « Regarde ! Essaie de la prendre ! », il en fit tomber une sur la paume de Setsuko, mais elle ferma si fort son poing qu'elle l'écrasa, une odeur âcre qui vous picotait les narines lui restait au creux de la main, au milieu des ténèbres lisses du mois de juin, à Nishinomiya certes, mais au pied de la montagne, où les bombardements on s'en souciait peu, comme du malheur des autres.

Il écrivit à son père, aux bons soins de la base navale de Kure, une lettre qui resta sans réponse ; il alla vérifier combien ils avaient d'argent à la banque de Kôbe et à la banque Sumitomo, dans les agences de Rokkô et de Motomachi où il se souvenait être passé avec sa mère – au retour il l'avait tannée pour qu'elle lui achetât quelque chose – et lorsqu'il annonça à la veuve qu'il n'y avait guère que sept mille yen, elle bomba le torse : « Moi quand mon mari est mort, j'ai touché soixante-dix mille yen, de gratification de retraite », et de se

vanter de son fils : « Yukihiko était seulement en troisième au lycée, mais fallait voir comme il savait faire ses politesses au directeur de mon mari, qu'il en était félicité ! Il savait se conduire mon gamin ! », tout ceci chargé de sous-entendus à l'adresse de Seita à qui il arriva, bien malgré lui, de se lever tard le matin, parce qu'il ne parvenait pas à s'endormir la nuit, ou qu'en proie à des angoisses il se mettait parfois à hurler dans son sommeil et se réveillait à chaque fois ; en moins de dix jours le bocal de prunes séchées, les œufs en poudre, le beurre, tout avait disparu, les rations spéciales des sinistrés ayant de surcroît été coupées, et les rations ordinaires réduites pour moitié à des fèves de soja, du froment et du mil, la veuve s'inquiétait de ce que ces deux gosses en pleine croissance ne finissent par lui bouffer la part des siens, tant et si bien qu'à chacun des trois repas elle puisait d'abord bien au fond de la bouillie pour donner le riz à sa fille, et ne plus verser ensuite dans les bols de Seita et de Setsuko que de la soupe avec quelques morceaux de légumes, « Not' p'tite demoiselle qui travaille tous les jours pour l' pays, faut qu'elle mange ! Faut qu'elle fasse le plein de forces ! » qu'elle disait, peut-être parce que de temps à autre elle avait mauvaise conscience, encore qu'on l'entendait toujours dans sa cuisine racler avec sa louche le fond brûlé de la casserole, une croûte de brûlé bien imprégnée de la saveur du tout, pleine d'arôme et toute croquante, qu'elle devait engloutir voracement, imaginait Seita sans colère, avec l'eau plutôt qui lui montait à la bouche. Le locataire, employé aux douanes, donc bien renseigné sur les filières du marché noir, faisait du plat à la veuve et

lui offrait viande de bœuf, sucre d'orge mou, ou boîtes de saumon, car elle lui plaisait bien sa fille.

« Si on allait à la mer ? »... Un jour d'éclaircie durant la saison des pluies, Seita s'inquiétant des affreux boutons de chaleur de sa sœur, s'était dit qu'en les frottant à l'eau de mer, ça devait guérir, « Oh oui ! Chouette ! », allez savoir comment dans sa tête d'enfant elle avait réussi à se faire une raison, mais elle ne parlait plus guère de sa mère, la petite Setsuko, toute cramponnée qu'elle était maintenant à son grand frère ; jusqu'à l'année dernière ils passaient l'été à Suma où leur mère louait une chambre, elle devait s'en souvenir la petite, Seita ne la laissait-il pas seule sur le sable pendant qu'il faisait son aller-retour jusqu'aux flotteurs de verre, là-bas au large où les pêcheurs jetaient leurs filets ? Ensuite à la buvette, la seule et unique de la plage, n'alliaient-ils pas boire ce saké doux qui sentait le gingembre, soufflant tous les deux dessus pour le refroidir ?... Et puis ce jour où en rentrant à la maison, elle s'en était tant fourré dans la bouche, de cette poudre d'orge grillée que maman leur avait préparée, qu'elle en avait suffoqué et s'en était mis plein la figure... Elle s'en souvenait non ? Les mots étaient sur ses lèvres... Mais non ! Qu'est-ce qu'il allait lui rappeler là !

Cheminaut en ligne droite vers la plage, au long du ruisseau, sur la chaussée goudronnée d'une route bordée çà et là de charrettes à cheval immobilisées, de gens évacuant déjà leurs affaires, comme ce grassouillet à lunettes coiffé de la casquette du premier lycée de Kôbe, les bras encombrés d'une masse d'énormes bouquins qu'il s'appropriait à charger sur sa carriole, pendant que son cheval fouettait mélancoliquement l'air de sa

queue, puis, prenant à droite, ils débouchèrent sur la digue de la Sukagawa, passèrent devant le « Pavony », un café où ils se payèrent, puisqu'on en vendait, de l'agar-agar aromatisé à la saccharine... La pâtisserie, c'était chez Juchheim à Sannomiya qu'on avait continué à en faire le plus longtemps, leur mère ayant même acheté une des pièces montées qu'ils avaient fabriquées six mois auparavant, histoire de dire que cette fois ils fermaient boutique ; il était juif le patron, comme d'ailleurs ces hordes de réfugiés arrivés en 40 à la villa rouge, près de Shinohara où Seita prenait ses cours d'arithmétique, et qui portaient tous la barbe malgré leur jeune âge ; fallait les voir, vers quatre heures, partir en cortège aux bains publics, engoncés dans d'épais manteaux malgré la chaleur de l'été, y'en avait même un qui clopinait avec une chaussure gauche à chaque pied, à se demander ce qu'ils foutaient là, c'étaient-y vraiment des prisonniers travaillant aux usines ? Parce que les prisonniers ils savaient travailler eux, même qu'on leur décernait la palme au classement, devant les étudiants, les réquisitionnés, et les ouvriers réguliers, pour la fabrication de l'étui à cigarette en duralumin et de la règle en résine synthétique... C'était-y vraiment avec ces trucs-là qu'on la gagnerait cette guerre ? La digue de la Shukugawa s'était tout entière transformée en potagers, et concombres et citrouilles fleurissaient en cet endroit quasiment désert jusqu'à la nationale où, entre les arbres bordant la route, des avions d'entraînement, deuxième catégorie, conservés flambants neufs pour l'usage d'une bataille décisive sur le territoire de la métropole, se tenaient là en silence, cachés pour la forme sous des filets de camouflage. En

revanche, sur le rivage, on apercevait des silhouettes d'enfants et de vieilles femmes puisant de l'eau de mer avec de grandes bouteilles ; « Déshabille-toi, Setsuko », mouillant sa serviette, Seita lava et relava là où, sur ses épaules et sur ses cuisses, des mouchetures rougissaient par plaques entières sa peau déjà moelleuse de petite femme, « C'est pas trop froid ? » ; à Manchitani, quand ils allaient prendre leur bain chez des voisins à deux portes de chez la veuve, c'était toujours en dernier qu'ils passaient, dans l'obscurité du black-out – pas étonnant s'ils ne se sentaient jamais propres¹ – mais maintenant qu'il retrouvait sa sœur toute nue, il lui découvrait une blancheur de peau lui rappelant son père, « Tiens, qu'est-ce qu'y fout çui-là ? Il dort ou quoi ? », près d'une digue basse, un cadavre à moitié recouvert d'une natte de paille laissait dépasser deux jambes démesurément grandes par rapport au reste du corps, « C'est pas la peine de r'garder ça... Tu sais, quand il fera un peu plus chaud, on pourra nager, tu verras, j't'prendrai... »

« Si j'nage moi, j'vais avoir faim ! », Seita aussi avait déjà du mal à l'endurer la faim, à tel point que quand il perceait quelque bouton fantaisiste venu éclore sur son visage, inconsciemment il mettait en bouche la graisse blanche qui s'en échappait ; il avait bien un peu d'argent, mais aucune expérience du marché noir, « Et si on essayait de pêcher, hein ? », ils auraient sûrement pu attraper des labres, ou de petits gornauds, à défaut ils s'étaient mis en quête d'algues, mais rien, sinon

1. Au Japon, l'eau du bain sert à plusieurs personnes dans la mesure où on ne s'y plonge qu'après s'y être lavé.

de la sargasse pourrie se balançant vainement au gré des flots.

Ayant pris le chemin du retour au signal de l'alerte, ils entendirent soudain retentir la voix d'une jeune femme devant l'entrée de l'hôpital Kaisei : « Oh ! Maman ! », une infirmière était tombée dans les bras d'une femme d'une quarantaine d'années, la mère sans doute, qui, un sac de voyage à l'épaule, arrivait de sa campagne, Seita regardait la scène, l'air songeur, moitié jaloux, moitié fasciné par l'expression qu'il trouvait si belle de l'infirmière... « Aux abris ! », il se tourna machinalement vers la mer : des B 29 volant à basse altitude larguaient des mines au large de la baie d'Osaka, à croire qu'ils n'avaient plus d'objectifs à incendier de ce côté-ci, car de fait, les bombardements de grande envergure s'étaient portés au loin depuis quelque temps.

« Désolée d'te dire ça, mais les habits d' ta mère, ils vont plus servir, alors tu pourrais p't-être les échanger contre du riz, non ? Ta tante, c'est pas d'hier qu'elle échange une chose par-ci une chose par-là pour joindre les deux bouts », d'ailleurs sa défunte mère en serait elle-même contente, qu'elle ajoutait la veuve, et avant que Seita n'eût le temps de répondre quoi que ce soit, elle avait ouvert le coffre, sortant d'une main experte qui en disait long sur toutes les vérifications qu'elle avait pu faire en son absence, deux ou trois vêtements qu'elle vlan ! elle posa sur les *tatami*, « Avec ça t'en auras bien un *to*¹. Faut que tu t'alimentes, Seita, que tu deviennes fort, pour quand tu seras soldat ».

1. Unité de volume équivalent à 18 litres environ.

C'étaient des kimonos que sa mère portait quand elle était jeune, Seita s'en souvenait bien, le jour où l'association des parents était venue assister à la classe, il s'était retourné et l'avait regardée, avec fierté, après s'être assuré qu'elle était bien la plus jolie, ou quand ils étaient allés voir leur père à Kuré, qu'à sa grande surprise sa mère s'était habillée très jeune avec une toilette que tout heureux il n'avait cessé de palper alors qu'ils montaient ensemble dans le train... Mais maintenant c'était un *to*, un *to* de riz, déjà rien qu'à se l'entendre dire, il sentait son corps frissonner de bonheur, parce que les rares distributions de rations ne leur valaient plus guère, pour Setsuko et lui, qu'un petit panier en bambou rempli à moitié, avec lequel il fallait tenir le coup pendant cinq jours.

Autour de la maison de Manchitani, il n'y avait pour ainsi dire que des femmes, la veuve ne tarda donc pas à rentrer, les bras chargés d'un sac de riz avec lequel elle remplit à ras bords le bocal de Seita, celui qui contenait les prunes séchées ; le reste, elle le vida d'un trait dans son propre coffre à riz. Pendant deux à trois jours ils mangèrent tout leur soûl, après quoi on en revint illico à la soupe, et il ne fallait pas s'aviser de se plaindre : « Seita, t'es quand même un grand garçon maintenant, alors tâche un peu de coopérer. T'apportes pas un grain de riz et tu voudrais en manger ? C'est pas bien ça, non, c'est pas raisonnable ! », raisonnable ou non, entre-temps le petit troc auquel elle se livrait avec les vêtements de leur mère lui permettait de concocter, toute ravie, les repas que sa fille mangeait au travail, et des boules de riz pour le locataire, tandis qu'eux à midi, c'était une mixture aux haricots de soja dégraissés qui, après l'éphé-

mère réapparition du goût du riz, ne faisait guère envie à Setsuko, « T'as beau dire, mais ce riz il est à nous ! », « Quoi ? Mais dis tout de suite que votre tante vous roule ! C'est ça hein ? Quel culot alors ! On s'prend en charge deux orphelins, et voilà de quoi on est payé en retour ! Bon. Très bien ! On fera des repas séparés dorénavant. Comme ça, t'auras plus rien à redire, hein ? Et puis tu sais, Seita, vous avez aussi des parents à Tokyo, non ? Que j'sache, il y avait bien quelqu'un de la famille de ta mère là-bas. Si tu lui écrivais, hein ? D'ailleurs ici à Nishinomiya on sait pas quand on s'fera bombarder », bien sûr elle ne lui disait pas de fichier le camp immédiatement, elle vidait seulement son sac, et certes, ce n'était pas tout à fait sans raison, car ils s'éternisaient chez elle qui n'était finalement que l'épouse d'un cousin de leur père ; ils avaient bien des parents plus proches à Kobe mais leur maison avait brûlé et on ne savait comment les rejoindre. Chez un marchand de couleurs Seita acheta une cuillère à riz faite d'un coquillage fixé à un manche, une marmite en terre, un verseur pour la sauce de soja, il offrit aussi à Setsuko un peigne en buis qui coûtait dix yen ; matin et soir, il empruntait le brasero de terre, y cuisait du riz qu'il accompagnait de crassules, de tiges de citrouilles blanchies, d'escargots de l'étang bouillis dans de la sauce au soja, de seiches séchées qu'il faisait gonfler dans de l'eau avant de les cuire, « T'es pas obligée de t'asseoir si convenablement », devant sa piètre pitance posée à même les *tatami*, car il n'y avait pas de plateau, Setsuko mettait des formes pour s'asseoir, ainsi qu'on lui avait toujours appris, « Toi tu vas d'venir une vache ! », faisait-elle obser-

ver à son frère qui se vautrait par terre après le repas. La cuisine séparée ça simplifiait les choses, mais il ne pouvait non plus veiller à tout, car où avait-elle ramassé ça, la petite, ces poux et ces œufs qui tombaient de sa chevelure quand il la coiffait avec le peigne en buis ; et le linge, si, sans penser à mal, il lui arrivait de le pendre, il s'attirait des remarques désobligeantes de la veuve : « Tu veux nous faire repérer par les avions ennemis ou quoi ? », il avait beau se donner une peine de tous les diables, peu à peu leurs affaires se salissaient malgré tout, et comme ils se voyaient alors refuser le bain chez les voisins, c'étaient les bains publics, une fois tous les trois jours, où on les avait finalement acceptés à condition d'apporter du combustible, ce qui à la longue était une véritable corvée ; la journée, lisant, étendu de tout son long, de vieux numéros d'un magazine féminin que sa mère avait l'habitude de prendre et qu'il avait achetés chez un bouquiniste en face de la gare de Shukugawa, il entendait retentir l'alerte, la radio annonçant de surcroît l'arrivée d'une grosse escadre, lui à qui ça ne disait rien d'aller se terrer dans un abri fait à la diable, il emmenait plutôt Setsuko vers une cavité profonde située au bout de l'étang, chose très mal vue ! et par la veuve, et par les gens du voisinage qui en avaient marre de ces orphelins de guerre, d'ailleurs à son âge Seita, il devrait être un pivot de la protection civile contre l'incendie, qu'ils disaient, mais quand on avait goûté une seule fois des bombes qui tonitruent et de la vélocité des flammes, un ou deux avions passe encore, mais toute une escadre ! on ne se sentait pas la moindre envie d'aller se mesurer avec.

Le 6 juillet, alors que la saison des pluies tirait à

sa fin, les B 29 attaquèrent Akashi sous l'averse ; du fond de leur cave, Seita et Setsuko regardaient rêveusement les ondes se propageant sur l'étang battu par la pluie, elle serrant dans ses bras la poupée qui ne la quittait jamais, « A la maison que j'veux rentrer. J'veux plus rester ici chez ma tante », pleurnichait-elle, elle qui pourtant ne s'était jamais plainte, « Elle a brûlé la maison, y'a plus de maison », ils ne pourraient cependant guère rester plus longtemps chez la veuve, d'autant que la nuit, quand Setsuko en proie à des cauchemars, se mettait à pousser des cris, elle surgissait la veuve, comme si elle était à l'affût : « J'ai une fille et un fils qui travaillent pour l'pays dans la maison ! C'serait beaucoup te d'mander d'empêcher ta sœur de pleurer ? Elle fait un de ces boucans qu'on peut pas fermer l'œil ! », là-dessus elle faisait claquer la cloison mobile, avec une telle véhémence que la petite sanglotait de plus belle, et il l'emmenait alors dans les ténèbres de la rue, parmi les éternelles lucioles ; si seulement il n'y avait pas Setsuko qu'il pensa une seconde, mais sur son dos n'était-elle pas là, déjà endormie, devenue par quel mystère si légère, le front, les bras bouffés à qui mieux mieux par les moustiques, tant que le pus suinterait au premier grattement. La veuve était sortie quelques instants plus tôt, il avait ouvert le vieil orgue de la fille pour jouer d'une main incertaine la chanson des carpes-oriflammes¹, la toute première chanson qu'il avait apprise : *he to i ro ha ro i ro to ro i... he to i ro i he ni* – car depuis qu'on était passé au système des Ecoles des Patriotes, do ré mi... c'était

1. Sorte d'oriflammes en forme de carpe, que l'on hisse en haut d'un mât le jour de la fête des petits garçons, le 5 mai.

devenu *ha ni ho he to i ro ha*¹ – et il chantait en chœur avec Setsuko, quand à leur insu la veuve était revenue : « Arrêtez ça ! T'oublies que c'est la guerre ? Et qu'c'est moi qu'on va venir engueuler ! Non, mais t'es pas malade ? » qu'elle hurlait, « Vraiment ! Quelle peste qui nous a envahis ! Et pas fichu de donner un coup de main pendant les bombardements avec ça ! Si t'as si peur de mourir, pourquoi qu'tu t'y installerais pas carrément dans cette cave, hein ? »

« Qu'est-ce que t'en dis ? Si on faisait not' maison à nous ici ? Y'a personne qui viendra dans cette caverne, on pourra faire ce qu'on veut », une cave en forme de U, soutenue par de gros étais, il n'y aurait plus qu'à aller acheter de la paille à la ferme pour mettre par terre, pendre la moustiquaire, et on devrait pas y être mal, que se disait Seita, à moitié excité à l'idée, bien de son âge, de partir à l'aventure, et dès la fin de l'alerte, sans rien dire il rassembla leurs affaires, « Merci de nous avoir gardés si longtemps. On s'en va ailleurs nous », « Ailleurs ? Où ça ailleurs ? », « C'est pas encore tout à fait décidé... », « Ah bon ? Faites attention quand même. Alors au r'voir Setchan », elle grimaça un sourire et se hâta de disparaître dans la maison.

Ils transportèrent tant bien que mal literie, malle en osier, moustiquaire, ustensiles de cuisine, ainsi que le coffre à vêtements et la boîte contenant les ossements de leur mère, jusqu'à ce vulgaire trou... C'est ainsi qu'il la voyait à présent leur cave, et rien que de penser qu'ils allaient habiter là-dedans, ça lui donna le cafard... En entrant au petit bonheur la

1. Selon une série empruntée à l'ordre traditionnel du syllabaire japonais.

chance dans une ferme, ils reçurent de la paille et, pour quelque argent, des échalotes, de gros radis, mais il fallait voir surtout Setsuko qui prenait ses ébats : « Et là ça sera la cuisine, et là l'entrée » puis tout à coup embarrassée : « mais les... le cabinet de toilette, où qu'y sera ? », « Ça pas d'importance, on ira où qu'on veut. J't'accompagnerai, j'te dis », elle se posa délicatement au milieu de la paille, « Une *schöne* demoiselle qu'elle fera cette petite, avec de la classe en plus ! », disait son père, et comme il lui demandait le sens du mot « classe » qu'il ne connaissait pas : « Heu... élégante si tu veux », de fait elle était élégante, et tristement émouvante par-dessus le marché.

Ils étaient habitués aux ténèbres du black-out, mais la nuit de la cave était bien plus noire encore ; quand ils se glissèrent sous la moustiquaire accrochée aux états, ils n'eurent plus qu'à s'en remettre au bourdonnement étourdissant des moustiques pullulant à l'extérieur, d'instinct ils se blottirent l'un contre l'autre, Seita serrant les pieds nus de Setsuko contre le bas de son ventre, une fièvre monta soudain en lui, lancinante, il resserra encore son étreinte, « Tu m'fais mal, Seita ! », elle était terrifiée.

Incapables de trouver le sommeil, ils sortirent prendre l'air, firent pipi de concert, pendant qu'au-dessus de leurs têtes des clignotements bleus et rouges d'avions japonais sillonnaient le ciel vers l'ouest, « R'garde ! Les unités d'attaque spéciales¹ ! », « Mmh ! » qu'elle opinait Setsuko, sans savoir ce que ça voulait dire, « On dirait des lucioles,

hein ? » « Ouais, ouais... », puis tiens, ils pourraient toujours en attraper des lucioles, pour les mettre sous la moustiquaire, ça ferait toujours plus clair, alors, sans vouloir imiter Che Yin¹, ils se mirent à en attraper, à l'aveuglette, et quand ils les relâchèrent sous la moustiquaire, cinq ou six traînées lumineuses ondulèrent dans l'espace, d'autres lumières haletaient immobiles dans le filet... C'était assez, c'en faisait bien une centaine, et s'ils ne pouvaient encore distinguer leurs visages, le calme était revenu en eux, ils chaviraient dans les rêves, les yeux fixés sur ces doux mouvements lumineux, ici tel alignement de lucioles devenait bientôt la revue navale d'octobre 1935 avec l'immense illumination en forme de bateau qui ornait les flancs du mont Rokkô, là-haut d'où l'on dominait l'escadre et son porte-avion qui flottaient sur cette baie d'Ôsaka comme des petits bâtons, à la proue desquels on avait tendu des tentes blanches, et Seita cherchait désespérément la silhouette du Maya, le croiseur sur lequel son père s'était embarqué, mais nulle part il ne trouva la passerelle si caractéristique du navire, se dressant toute raide comme une falaise... La fanfare ! Celle de la faculté de commerce de Kôbe peut-être ? Une marche de la marine résonnait par bribes, « A l'heure de nous protéger – Comme à l'heure d'attaquer – L'acier flottant de notre forteresse – Toujours en première ligne se dresse »... C'est où qu'il pouvait bien faire la guerre papa... Sa photo, il l'avait toute tachée de sa sueur Seita... Tatatatata, les avions ennemis attaquent, avec les lumières des lucioles en guise de

1. Les fameux kamikazes.

1. Lettré et homme politique chinois du IV^e siècle qui, faute d'autre lampe, capturait des lucioles pour étudier la nuit.

balles traçantes, oui justement, ces balles traçantes de la D.C.A. qu'il avait vues lors du bombardement de la nuit du 17 mars, et qui s'évanouissaient, mollement aspirées par le ciel, comme des lucioles... Est-ce qu'on touchait vraiment les cibles avec ces machins-là ?

Le matin, la moitié des lucioles gisaient sur le sol, mortes, des cadavres que Setsuko enterra à l'entrée de la cave, « Mais qu'est-ce que tu fabriques ? », « J'fais la tombe des lucioles »... D'ailleurs elle était aussi dans une tombe maman, qu'elle ajoutait en gardant la tête baissée, et comme lui ne savait quoi répondre, « Moi, ma tante me l'a bien dit que maman elle est morte, qu'elle est dans son tombeau », pour la première fois des larmes embuaient les yeux de Seita, « On ira un jour à sa tombe, hein ? Tu t'appelles, on y est déjà allés au cimetière de Kasugano, près de Nunobiki, c'est là qu'elle est maman », dans la petite tombe sous le camphrier... Au fait ! Faudrait bien qu'il y aille mettre ses ossements, parce que sinon elle dormirait pas en paix maman...

Comme il allait chez les paysans échanger les vêtements de sa mère contre du riz, et qu'on l'apercevait en train de puiser de l'eau, les gens du voisinage avaient tout de suite su qu'ils vivaient à deux dans la cave, mais personne ne se montra ; et entre ramasser des branches mortes pour cuire le riz, aller chercher de l'eau de mer quand le sel venait à manquer, et, chemin faisant, servir de cible aux P 51, c'étaient des jours paisibles qu'ils coulaient, avec les lucioles pour veiller sur leurs nuits, ils s'étaient habitués aux longues journées passées dans l'abri, bien que Seita eût attrapé de

l'eczéma entre les doigts à ses deux mains, et que Setsuko se fit de jour en jour plus affaiblie. A la faveur de la nuit, ils se glissaient dans l'étang, y ramassaient des escargots, tandis qu'il lavait Setsuko dont les omoplates et les côtes devenaient chaque jour plus proéminentes, « Faut qu'tu manges beaucoup plus ! », et il se demandait, en fixant avec insistance l'endroit où ça coassait furieusement, s'il pourrait pas attraper quelques grenouilles, mais comment ? Il avait beau dire qu'elle devait manger, il arrivait déjà au bout des vêtements de leur mère, et à 3 yen l'œuf, 20 yen la demi-livre de bœuf, 100 yen la mesure d'huile et 25 yen celle de riz, le marché noir, c'était, à moins de trouver le bon filon, des perles rares. Avec la ville toute proche, ils savaient arranger leurs affaires, les paysans, ils ne vendaient jamais leur riz pour de l'argent, aussi le retour à la soupe aux haricots de soja ne se fit-il pas attendre ; juillet finissant, Setsuko avait attrapé la gale, et lui avait beau s'escrimer à l'épouiller de toutes ses bestioles, le lendemain matin elles pullulaient à nouveau, serrées le long des coutures de ses habits ; il enrageait à se dire que la petite pointe sanguine sur les carapaces grises de ces poux ça venait de sa sœur, tellement qu'il les mettait au supplice, arrachant une à une leurs pattes microscopiques, bien en vain... Ces lucioles, si au moins ça se mangeait qu'il pensait... Déjà elle devait se sentir languissante, car allait-il seulement à la mer, c'était un « J't'attends ici », et elle restait couchée, sa poupée dans les bras ; à chacune de ses sorties, Seita ne manquait jamais d'aller chaparder dans les potagers un concombre gros comme le petit doigt ou une tomate pas

encore mûre qu'il donnait à manger à Setsuko ; un jour il avait vu un garçon de cinq ou six ans en train de croquer une pomme, un véritable trésor, il la lui avait chipée et était rentré au pas de course, « Setsuko ! Une pomme ! Tiens, mange-la ! », alors avec des yeux qui pour le coup étincelaient, elle y mordit d'un grand coup de dent, pour prétendre tout de go que c'en était pas une de pomme ! Il y enfonça les dents à son tour, ce n'était qu'une patate douce, crue et épluchée, les larmes lui en montèrent aux yeux, Setsuko, on la lui avait bien trahie sa joie, « Une patate c'est tout aussi bon, enfin. Allez, mange ça vite ! Pa'ce que c'est moi qui va la manger sinon ! », dit-il sévèrement, d'une voix qui elle aussi s'étranglait.

Que se passait-il avec les rations ? Il avait certes reçu les allumettes et le sel gemme avec le riz, mais n'étant pas inscrits à l'association du quartier, les denrées que les journaux annonçaient de temps à autre pour les rationnements ne les concernaient pas, tout simplement, ainsi la nuit venue il partait en maraude dans les champs de patates Seita, les potagers ne suffisant plus, il allait arracher de la canne à sucre dont il donnait à boire le jus à sa sœur.

La nuit du 31 juillet, il maraudait dans les champs quand l'alerte retentit, il continua néanmoins à déterrer ses patates sans s'émouvoir, mais des paysans qui s'étaient réfugiés dans une tranchée à proximité le repèrent, le rouèrent de coups tant qu'ils purent, et dès la fin de l'alerte, le traînèrent jusqu'à la cave, où le faisceau de leur torche électrique tomba sur des feuilles de patates, des feuilles qu'il comptait cuire à la sauce de soja,

une preuve irréfutable... « S'iou plaît, pardonnez-moi ! », qu'il s'excusait jeté aux pieds des paysans, devant Setsuko atterrée, mais rien n'y fit, « Ma p'tit sœur elle est malade. Qu'est-ce qu'elle va devenir si j'suis plus là ? », « Qu'est-ce que tu chantes là ? Faire du pillage en pleine guerre, c'est un crime qui s'paye cher ça ! », d'un croc-en-jambe, on le flanqua par terre, on l'empoigna par le collet, « Ho ! Tu t'grouilles ou quoi ? Elle t'attend la taule ! », mais au poste de police l'agent s'arrangea pour calmer les paysans excités, « Paraît que c'était à Fukui, le bombardement de cette nuit » qu'il faisait avec nonchalance, en sermonnant toutefois Seita qu'il relâcha aussitôt ; quand il se retrouva dehors, Dieu sait comment elle avait trouvé le chemin, mais elle était là Setsuko. De retour à leur abri, elle caressait le dos de son frère qui n'en finissait pas de pleurer, « C'est où que t'as mal ? Oh, oh... ! Y va falloir chercher le docteur pour t'faire une piqûre », disait-elle en imitant sa mère.

Août commençant, c'était tous les jours des attaques aériennes depuis les porte-avions. Seita attendait que l'alerte fût donnée pour partir en maraude, et profitant du moment où les gens se terraient au fond des abris, terrorisés qu'ils étaient dès qu'ils apercevaient tout au bout du ciel d'été ces scintillements de lumière qui l'instant d'après se ruaient au-dessus de leurs têtes en déversant leurs rafales de balles, il s'insinua par les portails laissés grands ouverts jusqu'aux cuisines, raflait tout ce qui lui tombait sous la main, ainsi cette nuit du 5 août où le centre de Nishinomiya avait brûlé, tant que la panique s'était même emparée de la population jusque-là indifférente de Manchitani,

l'heure était donc venue pour Seita d'aller gagner son pain, de s'élançer au cœur de l'épouvantable cacophonie mêlée de sifflements de bombes, de se faufiler à travers un quartier aussi totalement désert que celui qu'il avait vu le 5 juin, de ramasser les vêtements susceptibles d'être troqués contre du riz, à commencer par un sac à dos abandonné, de cacher ce qu'il ne pouvait emporter sous une dalle d'égout tout en chassant d'une main les escarbilles volant tout autour, de se tapir pour éviter la vague des fugitifs qui tout à coup déferla, de lever les yeux vers le ciel nocturne : les B 29 gagnaient les montagnes, rasant la fumée qui s'élevait au-dessus des flammes, puis ils mirent le cap sur la mer, et à l'instant même toute terreur disparut, à tel point qu'il hurla de joie, Seita, en leur faisant pour un peu de grands signes de la main.

Avait-il, au milieu de ce chaos, jeté son dévolu sur les vêtements voyants, plus propices au troc ? Comme ce kimono à longues manches, aux couleurs éblouissantes, que le lendemain, n'ayant rien pour l'emballer, il fourra sous sa chemise et sous son pantalon et transporta vers les fermes, les deux bras soutenant son ventre gonflé de grosse grenouille, car le kimono retombait à chaque pas qu'il faisait, mais la récolte de riz s'annonçant mauvaise cette année, les paysans rechignaient déjà à vendre, et comme évidemment il se méfiait du voisinage, il alla aussi loin qu'à Nishinomiya Kitaguchi, et jusqu'à la Nikawa, où partout les rizières étaient criblées de cratères de bombes, pour ne rapporter en tout et pour tout que quelques tomates, du soja en branche, et des haricots verts.

Setsuko était sans cesse harcelée par la diarrhée, son corps, blanc diaphane du côté droit, était cou-

vert d'ulcères de la gale du côté gauche ; pour peu qu'il la lavât à l'eau de mer, elle pleurait et pleurait tant ça la brûlait. Ils virent un médecin en face de la gare de Shukugawa, « il faut lui donner des choses nourrissantes » qu'il disait, appliquant son stéthoscope sur sa poitrine par simple acquit de conscience, sans lui donner l'ombre d'un médicament ; des choses nourrissantes, ça voulait dire poisson à chair blanche, jaunes d'œuf, beurre, peut-être aussi de la boisson vitaminée pour bébé, ou de ce chocolat de Shanghai qu'il trouvait parfois au retour de l'école dans la boîte à lettres et que leur père leur envoyait... Ou des pommes râpées puis passées dans une gaze, comme on lui en donnait à boire à la moindre indigestion... Que c'était loin tout ça ! Dire qu'y a deux ans on n'manquait de rien... Quoi ? Deux ans ? Y'avait à peine deux mois, maman leur cuisait des pêches dans du sucre, même qu'elle ouvrait une boîte de crabe... Et lui qui refusait de manger des pâtes de haricot parce que c'était trop sucré à son goût, et ce repas avec du riz chinois qu'on avait jeté le Jour de la Grande Asie¹ parce qu'il trouvait que ça sentait mauvais... Et cette cuisine végétarienne peu ragoûtante du monastère Mampuku sur le mont Ôbaku, et puis encore ces boulettes de froment cuites qu'il mangeait pour la première fois et qu'il n'avait pas réussi à avaler, tout ça c'était-y pas un rêve ?

Même sa poupée qui branlait de la tête dès qu'elle marchait, et qui jamais ne la quittait auparavant, où qu'elle allât, en la tenant serrée dans ses bras, elle n'avait même plus la force de la tenir, cette poupée dont les jambes et les bras, tout noirs

1. Nom donné durant la guerre au premier jour de chaque mois, dans le but évident d'exalter l'impérialisme militariste.

de crasse, étaient encore plus rebondis que les siens ; Seita s'était assis sur la digue de la Shukugawa, à côté d'un homme qui, sur la remorque d'une bicyclette, sciait un bloc de glace, il en ramassa quelques fragments de cette glace qu'il glissa entre les lèvres de sa sœur. « On a faim, hein ? », « Mm... », « Tu voudrais manger quoi, toi ? », « Des *tempura*¹, des *sashimi*², et puis de la gelée d'agar-agar... Il y avait déjà longtemps de cela, quand ils avaient encore leur chien Sonnette, Seita qui n'aimait pas les *tempura*, il les laissait discrètement dans son assiette, puis il les jetait au chien... « C'est tout ? », fallait qu'elle le dise ce qu'elle aurait aimé manger, se souvenir du goût c'était-y pas mieux que rien?... Ce *sukiyaki*³ de poisson qu'ils avaient mangé chez Maruman à Dôtombori, après le théâtre, maman lui ayant d'ailleurs donné son œuf, car on n'avait droit qu'à un seul par personne... Ou quand il était allé avec papa dans une gargotte clandestine du quartier nankinois, « Y sont pas pourris ces trucs-là ? » qu'il avait dit devant des patates enrobées d'une gelée sucrée qui filait, et ça avait fait rire tout le monde... Et ces bonbons noirs qu'il avait piqués dans le colis d'un soldat mobilisé... Parce qu'il piquait, souvent même c'était du lait en poudre pour sa sœur, une aut' fois ç'avait été à la confiserie, il avait fauché de la cannelle... Y'avait aussi les limonades et les gâteaux des excursions scolaires, une fois il avait même partagé sa pomme avec un pauvre gosse qui

1. Sortes de beignets de légume ou de poisson.

2. Tranches de poisson cru.

3. Plat composé habituellement de viande et de légumes cuits dans de la sauce de soja.

n'avait qu'des caramels... « Ah zut ! Faut qu'il lui donne ses choses nourrissantes à Setsuko ! » qu'il se rappela au milieu de toutes ces pensées, incapable de réfréner son exaspération, et il souleva à nouveau sa sœur, la prit dans ses bras et s'en retourna à l'abri.

Il la regardait qui somnolait, étendue par terre avec sa poupée dans les bras... Et s'il s'taillait un peu le doigt lui, y pourrait lui donner un peu d'sang à boire, et puis même, l'doigt, ça lui ferait rien d'plus l'avoir du tout, s'il lui donnait plutôt la viande d'son doigt à manger... « Y t'embêtent tes cheveux, hein ? », car seuls ses cheveux regorgeaient encore de vie et foisonnaient, et la remettant sur son séant il fit une tresse de sa tignasse, parmi laquelle ses doigts se glissaient en effleurant les poux, « Merci, Seita ! » ; arrangés de la sorte, ses cheveux creusaient autour de ses yeux des cernes encore plus profonds... Il lui passa quelque chose par la tête Setsuko, elle ramassa deux cailloux à côté d'elle, « Seita, sers-toi... », « Hein ? », « C'est du riz, tiens ! Tu veux du thé aussi ? », puis avec, soudain, un regain d'entrain : « J'ai cuit aussi un tourteau de soja, j't'en donne ? », qu'elle faisait en alignant mottes de terre et cailloux, comme pour jouer à la dinette, « Allez sers-toi ! Mange. Comment ? Tu manges pas ? »

Vers midi le 22 août, quand il revint à l'abri après une baignade dans l'étang, Setsuko était morte. Les derniers jours, elle n'était plus qu'un squelette vivant, on ne l'entendait plus, elle avait laissé une énorme fourmi lui grimper sur la figure sans faire le moindre geste pour la chasser, c'était à peine si la nuit elle suivait encore des yeux les lueurs des lucioles, murmurant faible-

ment : « En haut... en bas... ah ! s'est arrêtée ! » ; une semaine avant, à l'annonce de la défaite, Seita avait lâché dans un cri de colère : « Mais qu'est-ce qu'elle fout la flotte ! », et un vieillard à ses côtés de déclarer d'un ton péremptoire : « Ça, ça fait belle lurette qu'elle a coulé, celle-là, qu'il en reste plus un de bateau, je vous dis ! », mais alors, le croiseur de papa, il aurait coulé aussi ? Chemin faisant il avait regardé la photo de son père, cette photo qu'il portait toujours sur lui, et qui était toute fripée à présent, « Papa ! Papa est mort ! Papa aussi il est mort ! », un sentiment de réalité de loin plus aigu que ce qu'il avait ressenti à la mort de sa mère, le vidant finalement de cette résolution tenace qu'il fallait rester en vie, lui et sa sœur, si bien que tout ça pouvait bien continuer maintenant, il n'avait plus rien à en fiche ! Malgré cela, pour Setsuko il allait encore battre le pays, avec dans sa poche plusieurs billets de 10 yen pris sur les économies de la banque, une fois c'était un poulet de 150 yen, une autre c'était du riz qui était subitement passé à 40 yen la mesure, mais il avait beau lui donner à manger, elle n'était plus capable de rien avaler.

A la tombée de la nuit, un orage éclata, Seita, blotti au fond des ténèbres de la cave, le cadavre de Setsuko sur ses genoux, somnolait, se réveillant à tout moment, caressant et caressant encore les cheveux de sa sœur, collant sa joue sur son front déjà tout refroidi, les yeux toujours secs. Au milieu de l'orage qui mugissait, qui se déchainait en secouant furieusement les feuilles des arbres, il croyait percevoir les sanglots de Setsuko, et l'illusion le poursuivait encore d'entendre s'élever cette marche de la marine nationale.

Le lendemain, après le passage du typhon, le ciel avait pris une soudaine couleur automnale, pas un nuage ne voilait le soleil inondant de ses rayons Seita qui gravissait la montagne avec sa sœur dans ses bras ; à la mairie, on lui avait répondu qu'y avait plus d'place, qu'y en avait qu'étaient là depuis une semaine et dont on n'pouvait pas encore s'occuper, tout ce qu'il avait obtenu c'était un sac de paille rempli de charbon de bois, « Si c'est un enfant, t'as qu'à d'mander dans un temple qu'on t'le laisse brûler dans un coin, t'enlève bien tous les vêtements, et puis t'allumes avec des cosses de soja, ça flambe drôlement bien ce truc-là » que lui avait conseillé un homme du service du rationnement, l'air très au courant.

Sur une colline dominant Manchitani il creusa un trou, il plaça Setsuko dans la malle d'osier, calant tout autour sa poupée, le porte-monnaie, ses sous-vêtements, enfin tout, étendit ensuite les cosses de soja comme on lui avait dit, aligna des branches mortes, déversa dessus le sac de charbon de bois, posa sur le tout la malle en osier, et au moment où il lança la baguelette enduite de soufre à laquelle il avait mis le feu, les cosses de soja s'embrasèrent en crépitant de toutes leurs forces, une fumée qui ballotta un instant indécise prit en un clin d'œil le chemin du ciel, bien droite et vigoureuse ; Seita fut saisi d'une envie de déféquer, et sans quitter les flammes des yeux, il se mit à croupetons, car lui aussi était assailli par une diarrhée chronique.

Le jour déclinait, les charbons poussaient de petits ronflements sous la bourrasque, en allumant des rougeoiements tremblotants, le crépuscule

emplissait le ciel d'étoiles, et quand il regarda en contrebas, vers les rangées de maisons au fond de la vallée où depuis deux jours le black-out avait été levé, il vit çà et là cette douce lumière d'autrefois, il avait marché de ce côté avec sa mère, quatre ans auparavant, quand ils étaient allés se renseigner sur le compte d'une candidate pour le mariage d'un cousin de son père, et il se souvenait à présent avoir regardé alors, là-bas au loin, la maison de la veuve, c'était exactement comme si rien n'avait changé.

Tard dans la nuit tout était consumé, il ne s'y retrouvait pas dans l'obscurité pour ramasser les ossements, aussi n'insista-t-il pas et se coucha-t-il à côté du trou ; tout autour c'était une nuée incalculable de lucioles, mais il ne fit pas même un geste pour en prendre dans sa main... Comme ça elle se sentirait quand même moins seule, Setsuko... Puisqu'y avait des lucioles avec... Et ça montait, et ça redescendait, puis ça filait ailleurs... Mais les lucioles c'était pareil, bientôt elles seraient plus là... Pourvu qu'elle parte alors avec les lucioles, Setsuko, au paradis... Il s'éveilla au point du jour, rassembla les ossements blancs qui, brisés en menus fragments, ressemblaient à des morceaux d'albâtre, et il descendit la colline ; dans l'abri antiaérien derrière la maison de la veuve, il trouva, roulés en boule et tout détremés, un sous-kimono et un cordon de ceinture de sa mère – sans doute la veuve avait-elle jeté ce que Seita avait oublié – il les ramassa, les jeta sur son épaule et s'en alla, pour ne plus jamais revenir à la cave.

Dans l'après-midi du 22 septembre 1945, Seita, crevé comme un chien dans l'enceinte de la gare

de Sannomiya, fut incinéré avec vingt ou trente cadavres d'autres petits vagabonds, dans un monastère au-dessus de Nunobiki, et ses ossements furent ensuite déposés au colombarium, comme restes d'un mort inconnu.

Traduit du japonais par Patrick De Vos.

C'est avec ces deux récits admirables et particulièrement bouleversants, couronnés en 1968 par le prix Naoki, l'une des plus hautes distinctions littéraires, que Nosaka conquiert la notoriété. Peu de temps auparavant, Mishima avait applaudi à son premier roman, *Les Pornographes*, roman scélérat enjoué comme un ciel de midi au-dessus d'un dépotoir.

La Tombe des lucioles, visionnaire et poignant : l'histoire d'un frère et d'une sœur qui s'aiment et vagabondent dans l'enfer des incendies tandis que la guerre fait rage et que la faim tue. Voici une prose étonnante, ample, longue, proustienne dans le qu'elle réussit à concentrer en une seule phrase des couleurs, odeurs et dialogues, mais prose très violente, secouée de mots d'argot, d'expressions crues, qui trouvent ici une beauté poétique et nouvelle, d'images quasi insoutenables – prose parcourue d'éclairs (Diane de Margerie).

**Récits traduits du japonais par
Patrick De Vos et Anne Gossot**



Picquier poche

harmonia mundi
— diffusion livres —

PICQUIER & PROTÈRE



9 782877 302203